DISSERTATION

N° 129.

SUR

LA LEUCORRHÉE,

VULGAIREMENT APPELÉE *FLEURS BLANCHES ;*

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 17 juin 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR PIERRE-LOUIS-CHARLES JANIN, de La Bazoche-Gouët,

Département d'Eure-et-Loir ;

Prévôt du cours théorique et pratique d'accouchemens de M. *Maygrier ;* Bachelier ès-lettres de l'Académie de Paris ; et Membre associé de la Société d'instruction médicale de la même ville.

La somme des maux de la femme est bien au-dessus de celle que la nature a départie à l'homme. Sous ce rapport, la condition des femmes est des plus misérables ; et tous nos efforts doivent tendre à les soulager.

Vigaroux, Maladies des femmes, p. 50.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Président.*
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

CHIRURGIEN;

ET

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Daignez accepter ce premier fruit de mes travaux dans l'art médical : depuis long-temps je désirais m'acquitter d'un devoir si cher à mon cœur. Puissent mon tendre attachement et ma vive reconnaissance vous dédommager de tous les sacrifices que vous avez faits pour mon bonheur !

A MONSIEUR MAYGRIER,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris ; Professeur d'anatomie et de physiologie, d'accouchemens, de maladies des femmes et des enfans ; Membre de la Société médicale d'émulation, etc.

Faible témoignage public de respect et de reconnaissance pour la bienveillance dont il daigne m'honorer, et pour l'intérêt qu'il me porte.

A MES SŒURS,

Comme le gage de l'amitié la plus vive et la plus sincère.

P. L. C. JANIN.

DISSERTATION

SUR

LA LEUCORRHÉE,

VULGAIREMENT APPELÉE *FLEURS BLANCHES* (1).

HISTOIRE DE LA LEUCORRHÉE.

§. I.er De toutes les maladies des femmes qui réclament chaque jour les secours de la médecine, une des plus fréquentes et qui leur offre le plus de dégoût est certainement la leucorrhée. Depuis l'époque de la première menstruation jusqu'au temps critique, le sexe en est presque toujours affligé ; cependant elle peut survenir à tous les âges, dans la plus tendre enfance comme dans la vieillesse la plus avancée. On a des observations de leucorrhoïques de huit jours, de deux semaines, de trois, quatre, six, et huit ans. *Gualt*, *Charleton*, parlent d'une femme qui fut prise pour la première fois de leucorrhée à soixante-dix-sept ans. Cette maladie est

(1) Quoiqu'on pût désirer une expression plus exacte, j'emploierai cependant la dénomination de *fleurs blanches* comme synonyme de *leucorrhée*.

plus fréquente à la ville qu'à la campagne, dans les pays froids et humides que dans les pays chauds et secs. Quoiqu'il soit bien difficile de s'en préserver, surtout lorsqu'elle est sporadique ou épidémique, il est cependant des précautions au moyen desquelles on y parviendroit, si les femmes vouloient être moins esclaves de la mode, et ne pas s'exposer en plein air les bras et les seins nus, comme l'exige le costume grec, que le luxe et la manie d'imitation vient encore de faire renaître dans nos grandes villes. Tantôt simple et bénigne, elle marche vers une terminaison prompte par les seules forces de la nature; tantôt compliquée d'autres virus, tels que le dartreux ou le siphilitique, elle exige que l'art seconde la nature, et s'oppose de bonne heure aux ravages qu'elle ne manqueroit pas de faire. En effet, la femme qui en est atteinte perd peu à peu de son éclat; la force expansive dont les organes tiroient leur coloris et leur forme séduisante, diminue, ralentit; et une flaccidité désagréable succède bientôt à la souplesse et à la fermeté élastique dont ils étoient doués. Combien de jeunes personnes, auxquelles la nature sembloit n'avoir rien refusé, languissent et finissent par mourir dans le dépérissement et le marasme le plus affreux pour avoir négligé les sages conseils de l'expérience !

Synonymie. Connue depuis la plus haute antiquité, cette maladie a reçu une foule de noms différens, qui ne donnent en général que des idées fausses, parce qu'ils ne portent que sur des fondemens très-variables, tels que l'existence de l'écoulement, sa couleur, sa nature, sa périodicité, et ses avantages.

1.° D'après l'existence d'un fluide : Hippocrate, *fluor* ou *fluxus muliebris ;* Avicenne, *cursus matricis ;* Galien, *profluvium muliebre ; distillatio uteri*, Lælius a Fonte.

2.° D'après sa couleur : *fluxio alba*, Arétée ; *leucorrhœa*, Trnka ; *flueurs blanches, pertes blanches*, du verbe latin *fluere*, et par corruption, *fleurs blanches.*

3.° D'après sa nature : *fluor muliebris non gallicus*, Pitcarn ;

gonorhœa benignā, *notha*, *inveterata*, Astruc; *blennorrhagie*, *blennorrhée*, Swédiaur.

4.° D'après sa périodicité : *menses albi*, Sylvius; *menstrua alba*, Sennert; *menorrhagia alba*, Cullen.

5.° D'après ses avantages : *alba purgamenta*, Ludovicus Mercatus; *superfluitas alba*, Arétée; *purgatio muliebris alba*, Plinius; *cachexia uterina*, Fréd. Hoffmann.

D'autres auteurs, assimilant le flux diversement coloré qui a lieu par la vulve aux catarrhes, aux rhumes des autres parties, lui ont donné le nom de *rheuma uteri*, *uteri coryza*, *uteri rheumatismus* ou *rheumata* : tels sont *Ettmuller*, *Dolœus*, *Galien*, *Valentinus*, *Gualt*, *Charleton*, *Baillou*, *Schneider*, et *Morgagni*. De tous les auteurs, *Ettmuller* est celui qui s'exprime de la manière la moins équivoque, quand il dit : *Quod est in naribus coryza*, *in oculis nimia lacrymatio*, *in faucibus copiosior tussis et secreatus ; hoc est tam in maribus quàm in feminis gonorrhœa.* Enfin, dans ces derniers temps, un auteur moderne, le docteur *Blatin*, pensant que, pour faire disparaître le vague des dénominations, il fallait les établir non sur des symptômes variables, mais sur le siége de la maladie, a donné à la leucorrhée le nom de *catarrhe utérin.*

Cette dénomination, qui a été adoptée par le plus grand nombre des médecins qui ont écrit sur cette maladie, depuis l'auteur dont je viens de parler, paraît la plus exacte au premier coup-d'œil, parce qu'on est convenu de donner le nom général de *catarrhe* aux inflammations des membranes muqueuses, et que presque tous les hommes de l'art regardent la leucorrhée comme le résultat d'une phlegmasie de la membrane interne de la matrice. Mais si l'on considère que le siége de cette maladie n'est pas toujours dans l'utérus, qu'il n'est pas prouvé que la membrane qui tapisse l'intérieur de cet organe soit de la nature des membranes muqueuses (1),

(1) M. le professeur *Chaussier* et M. *Ribes* n'ont jamais pu trouver de continuité entre la membrane muqueuse du vagin et celle de la matrice, soit qu'ils aient

enfin que l'écoulement leucorrhoïque peut avoir lieu sans qu'il y ait inflammation, comme j'espère le prouver par la suite, on devra admettre avec moi que la dénomination de *catarrhe utérin* n'est pas elle-même à l'abri d'une saine critique. En effet, dans une foule de circonstances, les fleurs blanches ne sont pas plus la suite d'une inflammation de la membrane muqueuse de la matrice, que les exhalations séreuses et muqueuses qui se font dans les voies gastriques, et qui donnent lieu à des vomissemens glaireux, à des diarrhées séreuses et abondantes, ne sont le résultat d'une phlegmasie de l'estomac ou des intestins. Pourrait-on considérer comme le produit d'une inflammation de la membrane muqueuse de l'utérus, les fleurs blanches qui ne dépendent que d'un état d'atonie des organes de la génération? Telles sont celles qu'entraîne après lui l'abus des bains, des fumigations émollientes trop souvent répétées, des ablutions trop fréquentes, ou le dérangement varié des règles. De même la leucorrhée spasmodique, qui survient tout à coup après un profond chagrin, une frayeur, ou toute autre agitation de l'âme, qui n'est annoncée par aucun des symptômes qui caractérisent une leucorrhée aiguë, peut-elle être considérée comme le produit de l'inflammation de la membrane interne de la matrice? Cette maladie devrait plutôt être regardée comme une affection nerveuse, puisqu'en effet elle guérit très-bien au moyen des injections narcotiques et antispasmodiques. Fondé sur les raisons que je viens d'avancer, j'ai cru pouvoir conserver l'ancienne

---

examiné cet organe dans son état de vacuité ou de plénitude, soit qu'ils aient fait macérer l'utérus avec une partie du vagin dans l'eau, le vinaigre, des liqueurs alcalines, ou qu'ils aient soumis ces parties à une ébullition plus ou moins prolongée. D'un autre côté, cette membrane diffère des autres muqueuses par son aspect; elle communique avec la membrane séreuse abdominale au moyen des trompes utérines: ces deux exceptions sembleraient faire soupçonner une différence de structure, quoique les polypes, les hémorrhagies et plusieurs autres affections portent à croire qu'il y a identité entre elles.

dénomination de *leucorrhée*, quoique loin encore d'être parfaitement exacte.

Ici l'on me reprochera peut-être de discuter sur les mots; mais il me semble qu'un terme vague, et dont le sens n'est pas déterminé avec précision, ne peut laisser dans l'esprit une idée juste de la chose que l'on se propose de décrire; et que, quand dans une science les mots n'expriment pas les idées d'une manière claire et précise, cette science n'a pas encore atteint sa perfection, et qu'elle restera toujours dans une espèce d'enfance, ou du moins que, sans cette dernière condition, elle ne sera jamais parfaitement exacte. Si ce n'était ici hors de mon sujet, je pourrais facilement démontrer combien M. le professeur *Chaussier* et les chimistes modernes ont facilité, le premier l'étude de l'anatomie, et les autres celle de la chimie, par les nouveaux noms qu'ils ont substitués aux anciens, dont la plupart étaient insignifians.

§. II. *Définition.* D'après ce que je viens de dire, je crois qu'on peut définir la leucorrhée sans qu'il soit nécessaire d'admettre la présence de l'inflammation, un flux de matières diversement colorées qui découlent des parties génitales de la femme, en proportion indéterminée, quelquefois à des époques fixes, souvent avec irrégularité, intermittence ou continuité; tantôt avant, tantôt après les règles, ou en même temps que cette évacuation. Cette manière de définir la leucorrhée permet de la considérer comme un écoulement qui peut s'accompagner ou être la suite d'une inflammation plus ou moins intense, d'un état de relâchement ou de faiblesse des organes de la génération, ou enfin d'une affection spasmodique, comme il y en a un assez grand nombre d'observations.

§. III. *Siége.* Il n'est point de sujets en médecine sur lesquels les opinions des auteurs aient été plus partagées que sur le siége de la leucorrhée. *Hippocrate*, *Galien*, *Mercatus*, *Boerhaave*,

Baillou, *Mercurialis*, *Sennert*, plaçaient la source de cet écoulement dans les différentes parties du corps, excepté là où il existe réellement; ainsi tour à tour ils ont fait venir le fluide leucorrhoïque du foie, de la rate, de l'estomac, etc., ne regardant dans ce cas l'utérus que comme un émonctoire. En 1766, *Raulini*, dans son Traité des fleurs blanches (tome 1, p. 9), fit renaître cette opinion, qui avait été abandonnée depuis long-temps : « Les fleurs « blanches, dit-il, ne prennent pas toujours leur source dans l'utérus « et son canal ; elles proviennent le plus souvent des changemens « qui surviennent dans toute l'habitude du corps et du désordre « de la masse des liquides. Bien plus, il n'est point de viscère « qui ne puisse fournir le principe de leur écoulement : il arrive « souvent que le chyle, le lait, la sérosité, le sang, la lymphe, « le suc nourricier, la bile, etc., s'écoulent en partie par ces « voies, et aboutissent ordinairement à l'utérus, qui entretient des « communications avec tout le corps, avec toutes les parties, avec « tous les viscères. » *Galien*, *Montanus*, lui donnaient le péritoine et les nerfs pour conducteurs. *Degraaf* en plaçait exclusivement le siége au col de la matrice. *Avicenne*, *Fréd. Hoffmann*, pensaient que les vaisseaux qui servent à la menstruation pouvaient seuls fournir la matière de l'écoulement. *Fréd. Hoffmann* dit, en parlant des fleurs blanches, sous le nom de *cachexia uterina* : *Sedes hujus morbi est omninò uterus; nihil itaque est dubii quin per eadem vasa, vias et poros fluxus materiæ mucidæ contingat, è quibus ipse sanguis menstruus fertur.* Cette proposition, trop exclusive à la vérité, puisqu'il existe souvent des fleurs blanches pendant la grossesse, n'en est pas moins vraie dans quelques circonstances : ainsi l'on observe que l'éruption menstruelle s'annonce souvent par l'exhalation perspiratoire d'une sérosité limpide, dont la sortie constitue de légères fleurs blanches. Dans d'autres cas, la leucorrhée alterne avec des règles irrégulières, et dans un rapport tel, que chacune de ces évacuations s'augmente à son tour de ce que l'autre perd. La suppression des règles est souvent remplacée

par des fleurs blanches salutaires, et *vice versâ ;* enfin, pour détruire les différentes hypothèses dont je viens de faire mention, on peut, d'après les observations de quelques auteurs célèbres, éclairés par le flambeau de l'anatomie, tels que *Bonnet*, *Dolæus*, *Dolfus*, *Schneider*, *Charleton*, *Boëhmer et Morgagni*, assurer qu'il n'est aucune partie de la surface interne des organes de la génération, comme, par exemple, le vagin, l'utérus, la cavité de son col ou de ses trompes, qui ne puissent être en tout ou en partie le véritable siége de la leucorrhée. Pénétrés de cette vérité, quelques médecins modernes ont cherché à déterminer sur la femme vivante, au moyen du tamponnement, lequel des deux, du vagin ou de la matrice, était le siége de cette maladie. Mais le tamponnement agit ici comme tous les corps étrangers sur les membranes muqueuses ; il détermine une sécrétion plus abondante dans toutes les parties qu'il touche ; de sorte que cette sécrétion augmentée se confond avec celle qui provient de la partie malade. D'un autre côté, si l'on ne prend pas la précaution, avant de l'appliquer, d'essuyer exactement le vagin, le fluide qui en occupe la paroi postérieure peut l'imbiber et faire croire que cette paroi est le siége de la leucorrhée. D'après cela, je regarde ce moyen comme inefficace et susceptible d'induire en erreur. M. *Blatin* indique encore plusieurs manières de déterminer le point affecté dans tel ou tel cas de leucorrhée ; mais, de tous ces moyens, dont on peut voir le détail dans son ouvrage, l'autopsie cadavérique me paraît le seul capable de donner des résultats positifs.

§. IV. *Causes prédisposantes et déterminantes.* Les femmes les plus exposées aux fleurs blanches sont celles qui se trouvent dans l'âge de la menstruation, depuis quinze ans jusqu'à quarante-cinq ; quoique spécialement propre à cette époque de l'existence, on en a cependant vu de plus jeunes en être atteintes. *Fernel*, *Neuter*, *Sennert*, *Dolæus* ont prouvé, par différentes observations qu'ils nous ont laissées, que des petites filles de sept à huit ans

en avaient été affectées. Si l'on se reporte à l'autre extrême de la vie, on voit que la vieillesse n'en est pas plus exempte que l'âge intermédiaire, qui y est le plus exposé. Dans ce dernier cas, il est vrai, l'écoulement est le plus souvent passif, non douloureux; il remonte presque toujours à une origine antérieure, et ne se perpétue, d'après la remarque de *Mercatus* et de *Paracelse*, que comme un émonctoire devenu indispensable pour la conservation de la santé. Tous les tempéramens ne sont pas également disposés aux fleurs blanches. Les femmes pléthoriques, surtout quand elles font un grand usage des liqueurs alcoholiques, ou qu'elles se nourrissent d'alimens trop stimulans, en sont le plus souvent tourmentées. Il en est de même des femmes d'une faible constitution, lymphatiques et nerveuses, dont la fibre est lâche, le tissu cellulaire abondant et rempli de sérosité. *Fluori magis idonea, si mulier laxis sit carnibus et pituitosa,* dit GALIEN, (*Locis affect.*, sententia 6.) On doit ranger en première ligne comme cause des fleurs blanches l'interruption des excrétions, soit naturelles, soit artificielles. Ainsi la suppression de la transpiration par une variation brusque de l'atmosphère, les habitations froides et humides dans les pays bas et marécageux, les déterminent souvent. On voit des femmes très-irritables, très-sensibles, auxquelles il suffit de s'exposer les bras nus à un air froid, de se mouiller les pieds, ou de s'asseoir sur un corps froid et humide, pour être prises de fleurs blanches. C'est encore par la même raison que la leucorrhée est plus fréquente et plus abondante dans le nord que dans le midi, au milieu de l'air brumeux de la Hollande que sous le ciel brûlant de la Barbarie et de l'Inde. Quoiqu'une température froide et humide paraisse en général favoriser le développement de cette maladie, on l'a cependant observée sous une constitution atmosphérique tout-à-fait opposée. Ainsi *Raulin* a vu régner à Paris, en 1765, une épidémie de fleurs blanches pendant un été sec et brûlant. *Bajon* a observé que les Européennes transportées à Cayenne en étaient plus souvent affectées que les naturelles du pays, et même que les

créoles. Je ne chercherai point à expliquer la cause de ce phénomène, mais je me contenterai de l'énoncer, comme étant le résultat des observations des auteurs que je viens de citer. Le dérangement varié des règles est, d'après *Raulin* et *Hoffmann*, une des causes les plus fréquentes de la leucorrhée : *Hi sunt effectus quotidiani mensium retardatarum atque irregularium.* Le desséchement d'un ulcère ancien; la suppression d'un cautère, d'un séton, de la sueur des pieds; un sevrage prématuré; la disparition subite d'un coryza, d'après la remarque de *Briedlin;* d'hémorrhoïdes, d'après l'observation de *Brindel;* d'un catarrhe pulmonaire; la rétropulsion d'un exanthême cutané; la métastase d'une affection arthritique; la cessation brusque d'une diarrhée habituelle, sont autant de causes diverses qui peuvent donner lieu aux fleurs blanches.

C'est principalement dans les grandes villes, dans celles qui sont très-peuplées, comme Paris, Londres, Berlin, que l'on voit le plus de leucorrhées. Là, les femmes se trouvent tellement exposées, par le genre de vie auquel les condamne l'état social, aux causes nombreuses de cette maladie, qu'elle n'épargne en effet qu'un très-petit nombre d'entre elles. Dans ces asiles d'indolence et de paresse, le défaut d'exercice, l'oisiveté, le sommeil prolongé pendant le jour, les veilles excessives, la fréquentation des lieux où tout respire le plaisir, des occupations frivoles qui donnent une nouvelle activité à l'imagination, des lectures lascives, la concentration des sentimens et des pensées sur des objets qui aboutissent en secret aux organes de la génération, et les tiennent dans une espèce de sensibilité et d'excitation continuelles, modifient d'une manière plus ou moins prompte l'organisation de la femme, amènent une énervation considérable et un développement de sensibilité sur la matrice, qui devient, de tous les organes, le plus propre à s'enflammer, et comme le centre auquel tendent toutes les affections morbides. *Guillaume Woodhouse* attribue la fréquence de la leucorrhée, en Angleterre, à la plus grande partie des causes dont

je viens de faire l'énumération. Les alimens ne contribuent pas peu au développement et à l'entretien des fleurs blanches. Ainsi on a remarqué qu'une nourriture lactée pouvait seule occasionner cette maladie : *Nota mihi sunt exempla*, dit Stalh, *puellas interdùm satis diù à fluxu albo curato mansisse immunes; ut primùm verò lac sumpsêre, continuo recidivam fuisse passas.* J'ai également observé, surtout à Paris, que le café au lait, avec lequel la plupart des femmes déjeunent, occasionne souvent des fleurs blanches. L'usage du cidre en Normandie, et de la bière en Flandre, quand elle n'a pas été aromatisée avec le houblon, présente les mêmes inconvéniens. Une nourriture légumineuse, farineuse, les coquillages, les poissons de marais, l'abus des fruits en été, sont, d'après *Roderic à Castro*, *Fréd. Hoffmann*, *Sennert*, *Primerose*, des causes nombreuses qui favorisent d'une manière particulière la production de la leucorrhée, et qui en entretiennent un très-grand nombre. Une foule de causes qui agissent localement, comme la présence d'un corps étranger dans le vagin, des pessaires, des éponges, des molles, des vers, des polypes, des concrétions couenneuses, des fœtus morts ou putréfiés dans la matrice, un ulcère, ou les différens déplacemens de l'utérus, l'onanisme; les plaisirs trop souvent renouvelés du mariage, l'abus des lavemens, l'usage trop prolongé des bains, des chaufferettes; les coups, les chutes sur l'abdomen, ont très-souvent occasionné cette maladie. Des causes morales, telles qu'une vive frayeur, un profond chagrin, ont subitement donné naissance à la leucorrhée, d'après la remarque de *Raulin*. Enfin les emménagogues, les purgatifs répétés, l'usage intempestif des eaux minérales, les frictions mercurielles, sont autant de circonstances capables de produire des fleurs blanches.

Quand on jette un coup-d'œil sur le nombre prodigieux de causes qui toutes peuvent subitement ou à la longue donner naissance à la leucorrhée, on a lieu d'être surpris que M. le docteur *Blatin* les ait prises, ainsi que les symptômes, pour fondement de ses di-

visions. Si l'on considère en outre combien les symptômes et les causes sont sujets à varier, combien il est facile de multiplier jusqu'à l'infini le nombre des espèces, genres, etc., l'on verra que ces divisions sont fondées sur des considérations à peu près aussi arbitraires, aussi fugitives que celles des anciens, qui avaient pris la couleur, la nature de l'écoulement comme bases suffisantes de leurs classifications. Je me bornerai donc, en ne faisant attention qu'aux seuls phénomènes de la maladie, sans cependant négliger la considération des causes qui éclairent, dirigent même quelquefois l'homme de l'art dans son traitement, à conserver l'ancienne division de la leucorrhée en *aiguë* et *chronique*.

§. V. *Symptômes et marche de la leucorrhée aiguë.* L'invasion de la leucorrhée aiguë est ordinairement annoncée par quelques symptômes précurseurs, tels qu'un sentiment de pesanteur dans la région hypogastrique, des lassitudes spontanées, du malaise, des frissons, des langueurs d'estomac, et des douleurs vagues dans les articulations. Les malades éprouvent des envies d'uriner plus fréquentes qu'à l'ordinaire, un prurit, une titillation plus ou moins incommode dans la partie qui doit être le siége de la maladie, un sentiment de chaleur et de sécheresse dans le vagin, provenant évidemment de la vive irritation qui a momentanément suspendu la sécrétion des mucosités qui lubrifient ce conduit dans l'état de santé. Pour peu que les symptômes aient de l'intensité, il survient de la fièvre, qui s'exaspère vers le soir, et des désirs vénériens très-difficiles à calmer. Au bout de trois ou quatre jours tous les symptômes augmentent, et il se manifeste un écoulement blanc, limpide, qui varie en couleur, en consistance et en qualité. Si on entr'ouvre la vulve à cette époque, on aperçoit la membrane muqueuse du vagin et des grandes lèvres, rouges, tendues, et tuméfiées. Le pourtour du canal de l'urètre, plus ou moins boursoufflé, participe presque toujours à l'état inflammatoire, et alors l'ardeur d'uriner augmente à un tel point, qu'elle devient insup-

portable ; un sentiment de brûlure, des douleurs atroces, sont les expressions que les femmes emploient pour donner une idée des douleurs qu'elles endurent. Les malades éprouvent des tiraillemens d'estomac, des douleurs gravatives à l'hypogastre, qui se propagent vers les aines, la face interne des cuisses, la vulve, le périnée, le sacrum ; d'autres fois ces douleurs se font particulièrement sentir dans les hanches, le dos et les lombes. Vers le dixième ou douzième jour, les symptômes inflammatoires commencent à décroître ; la matière de l'écoulement se décolore par degrés et devient blanche, épaisse, moins abondante ; les ardeurs d'urine sont moins vives, puis se dissipent tout-à-fait du trentième au quarantième jour, quelquefois plus tôt, rarement plus tard. Il arrive souvent qu'à cette époque l'écoulement, ayant totalement disparu, revient au bout de quelques jours, s'arrête encore pour reparaître, et continuer plus ou moins de temps après. Cette terminaison de la leucorrhée aiguë semble former par son irrégularité le passage de l'état aigu à l'état chronique.

§. VI. *Symptômes et marche de la leucorrhée chronique.* C'est particulièrement à cette espèce de fleurs blanches que convient le nom de *leucorrhée*, que j'ai conservé. Elle affecte ordinairement une marche irrégulière, continue ou périodique. Tantôt elle succède à la leucorrhée aiguë ; tantôt elle porte primitivement le caractère chronique ; et, dans ce cas, l'invasion en est latente ou occulte. Ainsi, chez quelques femmes, la leucorrhée est continue, habituelle, et ne varie que du plus au moins ; chez d'autres, elle se montre d'une manière irrégulière et fugitive, coule pendant quelque temps, s'arrête bientôt, pour reparaître sous l'influence de la cause qui l'a produite. Enfin, dans quelques cas, elle affecte une marche périodique dont les retours sont plus ou moins rapprochés, réguliers, ou irréguliers. On la voit très-souvent précéder ou suivre l'écoulement des règles, remplacer cette évacuation ou alterner avec elle. Les attaques périodiques dépendent quelquefois d'une

affection morale vive, telle que la frayeur, la colère, un chagrin profond, ou une joie excessive.

Le cours de cette espèce de leucorrhée se présente ordinairement dans l'ordre suivant : d'abord la malade sent un écoulement de matières douces, le plus souvent blanchâtres, qui humecte le vagin, et sort goutte à goutte. Elle n'éprouve ni incommodité, ni douleur, comme dans l'espèce précédente. De là vient que les femmes, retenues à cette époque par une pudeur mal entendue, ne réclament point les secours du médecin, et négligent tout-à-fait une maladie qu'il serait alors facile de guérir, mais qui par là devient très-opiniâtre. Les femmes passent nombre d'années dans cet état, avant que des symptômes plus alarmans en indiquent le danger. Après un laps de temps plus ou moins long, et lorsque toute précaution et tout remède ont été négligés, on voit les forces disparaître et l'écoulement devenir abondant, au point de traverser tous les linges dont les malades se garnissent. M. le docteur *Alibert* a soigné une demoiselle de treize ans qui rendait à chaque instant par le vagin une matière laiteuse ou caséiforme en si grande quantité, qu'on pouvait en remplir des verres, des bouteilles, et même des bassins.

Cette matière de l'écoulement présente dans ses apparences des différences remarquables, suivant que la leucorrhée est aiguë ou chronique. Dans la leucorrhée aiguë, elle est d'abord limpide, visqueuse, inodore, peu abondante, et marque à peine le linge sur lequel elle est déposée; plus tard elle se nuance de couleurs jaune ou verte, exhale une odeur désagréable, et laisse sur la chemise, en se desséchant, une tache jaune ou verte, avec une substance de même couleur, très-friable, qui ressemble parfaitement au mucus que fournit la pituitaire dans un coryza intense. Enfin, dans la troisième période, cette matière se décolore, devient blanche, épaisse, puis muqueuse, filante, et inodore comme elle était dans le principe. La matière fournie dans la leucorrhée chronique est le plus souvent lactescente, d'un blanc mat, et laisse

sur le linge une tache légèrement verdâtre ; d'autres fois elle est plus consistante , floconneuse ou caséiforme , comme le prouve l'observation de cette jeune personne à laquelle M. le docteur *Alibert* a donné ses soins. Le mucus prend, dans quelques circonstances, une apparence membraneuse, une forme tubulée, sous laquelle il est excrété par lambeaux plus ou moins considérables.

Lorsque les fleurs blanches sont symptomatiques d'une maladie organique de la matrice, elles présentent dans leurs apparences et leurs propriétés des différences plus nombreuses. Ce n'est souvent qu'un véritable pus jaunâtre ou blanchâtre que fournit un ulcère de la matrice ; d'autres fois c'est une sérosité d'un blanc terne, une sanie grisâtre, bleuâtre, noirâtre, ou d'un rouge foncé, semblable à de la lavure de chairs, qui imprègnent sur le linge des taches noires et livides, qu'il est difficile de faire disparaître, même par le lavage. Ces matières, surtout quand elles sont fournies par des femmes scorbutiques, deviennent quelquefois si irritantes, qu'elles produisent des inflammations, des excoriations aux parties sur lesquelles elles se répandent.

Nicolas Pechlin (*Observationes medico-physicæ*, lib. 1, obs. 21) parle d'une dame qui eut la curiosité de goûter la matière d'une leucorrhée qu'elle avait depuis long-temps; elle éprouva la sensation d'une saveur plus âcre que ne le serait la plus forte lessive: sa langue et ses lèvres furent tellement irritées, qu'elle fut obligée de se gargariser de suite avec de l'eau. Cette nature irritante de la matière qui est souvent nulle pour la membrane muqueuse génitale, habituée à son contact, le devient quelquefois à un tel point, qu'elle occasionne des ulcérations, qu'elle communique la blennorrhagie à la suite du coït. On a vu la matière de la leucorrhée s'échapper écumeuse de la vulve; ce qui est le résultat de son mélange avec un gaz. On en trouve des exemples dans les mémoires de l'académie royale des sciences, dans le traité de *Raulin* sur les fleurs blanches, dans l'ouvrage de *Pomme* sur les affections

vaporeuses. M. *Blatin*, dans sa thèse inaugurale, en offre aussi des observations. Le séjour plus ou moins prolongé que la matière fait dans le vagin, ou sur les linges avec lesquels les femmes se garnissent, déterminent souvent leur odeur : tantôt elle est fade, légèrement acide, et n'a rien de désagréable ; tantôt elle est nauséabonde et insupportable. *Baillou* rapporte l'observation d'une leucorrhée si fétide, qu'on ne pouvait en supporter l'odeur : elle était si forte, qu'elle causait à la malade elle-même des faiblesses dangereuses et fréquentes.

Les effets de la leuchorrée chronique ressemblent beaucoup à ceux des autres évacuations naturelles ou artificielles, quand elles sont trop abondantes. Elle produit une faiblesse générale qui se manifeste particulièrement sur les fonctions digestives. Les malades se plaignent de pesanteur et de tiraillemens d'estomac après le repas, de difficulté ou de lenteur dans les digestions, de coliques, de constipation ou de dévoiement ; il survient parfois des vomissemens glaireux, des bâillemens, des salivations incommodes ; la langue se couvre d'un enduit blanchâtre et l'appétit se perd plus ou moins. Lorsque cette espèce de leucorrhée existe chez une chlorotique, le goût devient bizarre, et se déprave au point que la malade introduit dans son estomac des substances insolites qui répugnent ordinairement, et qui sont le plus souvent incapables de nourrir, telles que le charbon, la cendre, le plâtre ou la chaux. Le pouls est ordinairement lent, petit et facile à déprimer. Malgré les incommodités dont je viens de parler, la leucorrhée se continue quelquefois long-temps sans produire un grand degré de faiblesse, parce qu'elle est peu abondante, qu'elle ne se montre que de loin en loin, et que, dans ce dernier cas, la nature, dans ces intervalles, emploie ses secours à propos pour réparer les forces perdues.

Lorsque la leucorrhée chronique est continuelle, abondante et trop fréquente, elle amène un relâchement général des solides,

qui intéresse toutes les fonctions, les trouble plus ou moins, et devient alors une source féconde de symptômes alarmans. Une pâleur habituelle flétrit les traits, la couleur générale de la peau est blafarde, le visage s'allonge, devient œdémateux ; les yeux sont gonflés et circonscrits d'un cercle jaune, comme chez les hydropiques ; ils perdent de leur éclat, et deviennent languissans et chassieux. Les sens sont affaissés, et particulièrement celui de la vue. Les femmes éprouvent des lassitudes, et sont essoufflées au moindre mouvement; ce qui indique la plus grande débilité. *Cùm fluor albus subortus fuerit*, dit Hipp., *dolor imum ventrem laterum inanitates detinet, crura et manus intumescunt ; color auriginosus et albus redditur, cùmque deambulat anhelatione corripitur.* Suivant le même auteur, le toucher fait reconnaître la matrice plus volumineuse que dans l'état de santé, son col, ramolli, plus ou moins dilaté et descendu dans le vagin quelquefois jusqu'à la vulve. De telles femmes sont rarement fécondes, parce que le col de la matrice restant continuellement ouvert, ne peut retenir l'ovule fécondé, qui d'ailleurs se trouve entraîné par le fluide leucorrhoïque. En supposant qu'il séjourne pendant quelque temps dans l'utérus, ou même jusqu'à l'époque de neuf mois, les femmes font des fausses couches, ou bien les enfans qu'elles mettent au monde sont faibles, délicats ou aveugles, comme il y en a quelques exemples. Les leucorrhoïques prennent de l'aversion pour le coït, qui ne leur apporte plus que des sensations douloureuses ; elles sont frileuses ; quelques-unes éprouvent même en été la sensation d'un froid glacial dans toutes les parties du corps, mais principalement aux seins. Leur peau est sèche et très-sensible; ce qui rend la transpiration presque nulle, difficile ou irrégulière. Suivant Sanctorius, *in fluxu et vomitu perhibetur perspiratio, quia divertitur.* Les femmes affaiblies par des fleurs blanches ont une chaleur insolite à la tête, un air d'insouciance ; elles sont tristes, moroses, et dans un état voisin de la mélancolie et de l'hypochondrie. *Fœdus ille affectus misellas mulieres, tristes, pusillanimes, semper sibi graves, viris-*

que ingratas, et sæpe etiam steriles reddit, dit Charleton. Les malades éprouvent des insomnies, des vertiges, des syncopes et des douleurs vagues dans les articulations; les urines sont troubles, épaisses et faciles à se supprimer; les pieds, les jambes s'infiltrent et deviennent le siége d'un engourdissement continuel; les règles coulent sans ordre ou se suppriment tout-à-fait : un affaiblissement complet des facultés morales, un découragement profond, suite du sentiment de leur état, sont les derniers maux qui leur enlèvent tous les charmes de la vie. Enfin, lorsque la maladie est très-ancienne, la fièvre lente survient, mine le reste de leurs forces, et les délivre bientôt de leur pénible existence, après les avoir fait passer plus ou moins promptement par les divers degrés du marasme le plus affreux.

§. VII. *Durée.* Pour pouvoir déterminer la durée de la leucorrhée avec quelque précision, il est encore nécessaire de revenir à l'ancienne division de cette maladie en aiguë et chronique. En général, l'espèce aiguë parcourt régulièrement ses périodes, et se termine par résolution au bout de trente-six à soixante jours, à dater du moment de l'invasion. Dans la leucorrhée chronique, au contraire, la durée est indéterminée, et varie suivant la cause qui l'a produite. Ainsi, par exemple, celle qu'on nomme *héréditaire,* quoique aucun auteur ni ancien ni moderne ne l'ait observée que sept à huit jours après la naissance, ne dure pas long-temps ou cesse de couler à l'époque de la puberté, à moins qu'elle ne soit entretenue ou même produite par quelque vice transmis par les parens. Celle qui reconnaît la dentition pour cause disparaît après cette époque : il en est de même de celle qu'amène une menstruation difficile, et qui cesse aussitôt que cette évacuation périodique est bien établie. En général, la leucorrhée dure d'autant plus long-temps, qu'elle tient à une plus grande faiblesse de l'organisation, et qu'elle a résisté un plus grand nombre de fois aux remèdes qu'on a mis en usage pour la combattre. Lorsque cet écoulement est

symptomatique d'un ulcère de la matrice, il continue toute la vie, et accompagne les malades jusqu'au tombeau.

§. VIII. *Terminaison.* Comme toutes les autres maladies, la leucorrhée peut se terminer par la santé, une autre maladie, ou la mort. L'espèce aiguë se termine presque toujours par résolution : on s'en aperçoit à la diminution progressive de tous les symptômes locaux et généraux, et à leur disparition complète. Celle qui porte primitivement le caractère chronique, et qui commence dès les premières années de l'enfance, se guérit très-souvent à l'époque de la puberté. *Nicolas Pechlin* (lib. 1, obs. 34) parle d'une demoiselle de sept ans qui avait des fleurs blanches si habituelles, qu'elles résistaient à tous les remèdes. A dix sept ans elle fut très-bien réglée ; elle devint si belle, si bien faite et si vigoureuse, qu'elle surpassait en force et en beauté toutes les demoiselles de son âge ; et ces fleurs blanches disparurent. Outre les bienfaits de la menstruation pour la guérison de la leucorrhée atonique, on voit très-souvent la nature se suffire à elle-même pour en opérer la guérison, en provoquant un mouvement critique et inopiné. Ainsi on a vu une hémorrhagie utérine, une hémorrhagie nasale, un vomissement, une diarrhée, une sueur générale, des urines sédimenteuses ou une éruption cutanée, être les crises heureuses et favorables de cet écoulement.

Quand les fleurs blanches sont critiques, ou qu'elles soulagent les femmes qui en sont affectées, il faut prendre toutes les précautions possibles pour empêcher que cette évacuation salutaire ne se supprime trop subitement, si l'on ne veut pas la voir remplacée par une foule de maladies plus dangereuses qu'elle. En effet, on a vu des injections astringentes faites dans les parties génitales, le refroidissement des pieds, les affections vives de l'âme, ou quelque remède de commère, suspendre tout à coup l'écoulement, et donner lieu à d'autres maladies plus ou moins graves : telles sont les dartres, l'érysipèle, le coryza, le catarrhe pulmonaire, la dysurie,

la cystite, la métrite, la céphalalgie, l'hypocondrie; des douleurs ostéocopes dans les membres; le rhumatisme, la goutte, la phthisie pulmonaire, la fièvre muqueuse ou intermittente, l'entérite aiguë ou chronique, le diabétès, etc. Chez d'autres femmes, dont le système nerveux est d'une susceptibilité extraordinaire, au lieu des maladies dont je viens de faire l'énumération, ce sont quelques symptômes hystériques qui en sont la suite : ainsi elles sont prises de syncopes très fréquentes, de toux, de céphalalgies nerveuses, de palpitations fortes et répétées, d'étouffemens, d'un sentiment de strangulation, d'une tristesse involontaire, de pleurs sans motif; mais, lorsque l'écoulement reparaît ou revient à sa mesure habituelle, cette série de symptômes nerveux ne tarde pas à s'évanouir. Enfin, lorsque aucune crise favorable ne vient mettre fin à la leucorrhée, qu'elle marche avec une augmentation progressive des symptômes, l'hydropisie, l'épuisement et le marasme conduisent les malheureuses femmes qui en sont atteintes à une mort inévitable.

§. IX. *Autopsie cadavérique.* Lorsque la leucorrhée est aiguë, elle se termine, et ne laisse après elle que des traces légères de son existence, si ce n'est, comme l'a observé *Forestus*, une couleur rouge peu prononcée, et la mollesse des parties qui en ont été le siége. Dans la leucorrhée ancienne, la membrane muqueuse est lâche, infiltrée, épaissie : le vagin est tantôt plus ample, tantôt plus resserré que de coutume, par suite de l'épaississement de la membrane qui en tapisse l'intérieur. Blasius (*Observata medica*) dit avoir fait l'ouverture d'une leucorrhoïque dont les parois du vagin avaient deux pouces d'épaisseur, une dureté et une structure cartilagineuse.

Le col de la matrice présente les mêmes affections que le vagin; mais il est le plus souvent le siége d'ulcères cancéreux qui, après avoir détruit toute son épaisseur, perforent la paroi du vagin, et parviennent ainsi jusqu'au rectum. Ce col est presque toujours ra-

molli, et plus ou moins dilaté, comme l'a remarqué *Hippocrate*; ses lèvres sont rougeâtres et phlogosées.

La matrice est ordinairement plus volumineuse que dans l'état naturel, et tombée dans l'excavation, la laxité des parties voisines lui ayant permis ce déplacement. La membrane interne est boursoufflée; les vaisseaux qui la pénètrent sont quelquefois très-dilatés, et les cryptes muqueux qui entrent aussi dans sa composition ont été trouvés de la grosseur d'un pois par *Dolæus* et M. *Blatin*. La cavité de cet organe renferme souvent des tumeurs de différente nature, telles que des polypes, des concrétions couenneuses, des hydatides, etc; *Boëkmer* y a trouvé des tumeurs qui renfermaient elles-mêmes des vésicules remplies d'un fluide muqueux jaunâtre; *Morgagni*, des tubercules variqueux blanchâtres, de grosseur variable.

Les trompes utérines ont été trouvées dans un état d'ulcération: *Van-Swiéten* dit avoir vu le pavillon de l'une d'elles adhérer à l'ovaire du même côté, qui, se trouvant malade, fournissait une grande quantité de matières qui parvenait dans la cavité de la matrice, au moyen de la trompe adhérente.

§. X. *Diagnostic.* Il existe plusieurs maladies qui se rapprochent assez de la leucorrhée, en raison de l'écoulement qu'elles fournissent, pour que quelques praticiens s'en soient laissé imposer. Ce sont les ulcères, les abcès de la matrice, et la blennorrhagie siphilitique. Mais si on jette un coup-d'œil observateur sur l'ensemble des symptômes et la marche de l'ulcère et de l'abcès, je ne pense pas que l'on puisse porter un faux jugement. En effet, la couleur plombée de la peau, la face grippée et terreuse, des sueurs colliquatives, des douleurs lancinantes et fixes au-dessus des pubis, qui se propagent aux aines, aux grandes lèvres, et à la face interne des cuisses; un écoulement de matières fétides diversement colorées, mais le plus souvent brunâtres et mêlées de sang, ne permettent pas, à mon avis, de méconnaître un ulcère de la

matrice, et de le confondre avec la leucorrhée. De même une chaleur et une douleur assez vive pendant quelques jours, des battemens dans un point fixe, la diminution graduelle de la douleur, la cessation brusque des battemens, des frissons vagues, un écoulement de pus blanc opaque, et qui survient tout à coup avec abondance, sont des symptômes certains pour distinguer dans tous les cas un abcès d'une leucorrhée, ou d'un cancer de la matrice.

Quant à la blennorrhagie vénérienne, il est tellement difficile d'établir les différences qui existent entre cette maladie et la leucorrhée inflammatoire, que tout ce qu'en ont dit les anciens et toutes les recherches des modernes n'ont point encore satisfait les esprits exacts et judicieux. Un grand nombre d'auteurs ont cherché à distinguer ces deux maladies par la différence de leurs siéges. *Gualt*, *Charleton*, *Van-Swiéten*, et particulièrement *Degraaf*, pensaient que la leucorrhée affectait le vagin et la matrice, au lieu que la blennorrhagie siphilitique avait son siége aux environs de l'urètre et des lacunes qui sont situées entre les nymphes. *Astruc*, *Baillou*, *Pitcarn*, *Raymon*, tout en avouant la difficulté du diagnostic, conviennent cependant que l'examen des parties peut être de quelque utilité. *Benj. Bell* a prétendu que la blennorrhagie siphilitique avait constamment son siége dans le canal de l'urètre, et qu'en pressant ce canal d'arrière en avant avec l'extrémité du doigt, on en exprimait toujours la matière de l'infection vénérienne: mais cette proposition est démentie tous les jours dans la pratique, puisqu'on voit des leucorrhées aiguës, dont l'inflammation se propage au canal de l'urètre, faire éprouver aux femmes, en urinant, la sensation d'une brûlure, comme dans la blennorrhagie siphilitique, et le canal fournir une matière semblable à celle de la gonorrhée. D'après cela il paraît que tous les signes tirés de cette différence présumée de siége ne mérite pas une grande confiance.

La couleur, la densité et l'abondance de l'écoulement ne sont

pas plus propres à faire distinguer la leucorrhée aiguë d'une blennorrhagie siphilitique. Les anciens regardaient la couleur verte de l'écoulement comme propre à l'infection vénérienne; mais depuis qu'on a des connaissances exactes sur la composition des membranes muqueuses, on sait que, lorsqu'elles sont enflammées, les cryptes muqueux, qui font partie de leur structure, fournissent une matière de couleur variable et d'une consistance plus ou moins grande, suivant les différens degrés de l'inflammation et les diverses époques de la maladie. *Primerose* distinguait la blennorrhagie vénérienne par la moindre abondance de l'écoulement. *Roderic à Castro* pense comme le précédent, et ajoute que dans cette dernière l'écoulement se fait avec une sorte de plaisir; ce qui n'arrive pas dans la leucorrhée.

Mauriceau, Mercatus, Fernel, Roderic à Castro, ont partagé l'erreur de *Baglivi*, qui pensait que la blennorrhagie vénérienne et la leucorrhée avaient pour différence la disparition de l'écoulement leucorrhoïque pendant la menstruation, tandis que la blennorrhagie n'éprouvait aucune interruption. Mais *Baillou* et *Astruc* ont vu les fleurs blanches couler en même temps que les règles; ce qui paraît très-probable lorsque la matière de la leucorrhée n'est fournie que par les follicules muqueux du vagin. La propriété contagieuse de l'écoulement et sa propagation par le coït ne suffit pas non plus pour faire distinguer ces deux maladies; car la pratique nous fournit de fréquens exemples de maris pris de catarrhe de l'urètre pour avoir cohabité avec leurs femmes atteintes de fleurs blanches, ou pendant que les lochies coulaient encore.

En résumé, je pense que, pour établir le diagnostic de la leucorrhée aiguë et de la blennorrhagie siphilitique, il faut remonter à la connaissance des causes et aux circonstances qui ont précédé; car, quoi qu'en aient dit tous les auteurs que j'ai cités précédemment, nous n'avons pas un moyen sûr de distinguer ces deux affections : l'aveu de la malade peut seul nous éclairer, et faire cesser toute espèce d'inquiétude.

Lorsqu'un médecin se trouve consulté dans une circonstance semblable, il se trouve nécessairement fort embarrassé pour donner son avis : cependant il doit, par prudence, défendre les approches conjugales, qui, indépendamment de tout principe siphilitique, ne peuvent qu'aggraver la leucorrhée inflammatoire : c'est surtout dans le cas où les femmes sont mariées que la plus grande réserve dans son jugement devient absolument nécessaire, pour ne pas troubler l'union des deux époux, qui n'ont peut-être point manqué à la foi du mariage, et ternir la réputation de ces femmes sages et vertueuses qui se trouvent si souvent compromises par cet écoulement de nature équivoque.

§. XI *Prognostic.* La leucorrhée aiguë est le plus souvent une maladie peu à craindre, quoique les douleurs que les malades éprouvent dans le principe soient bien capables de les effrayer; mais lorsqu'elle est passée à l'état chronique, il est difficile d'en établir le prognostic, parce qu'on est obligé d'avoir égard à une multitude de causes que l'on ne peut prévoir, et dont les principales sont, l'ancienneté, la quantité de l'écoulement, la constitution et le tempérament des malades, les lieux qu'elles habitent, et les différentes complications. Dans ce dernier cas, le prognostic doit varier suivant la nature et le genre de la complication. Ainsi les affections profondes de l'utérus rendent très-souvent la leucorrhée incurable ; les ulcères cancéreux, qui produisent, entretiennent, ou compliquent cette maladie, la rendent toujours mortelle. Lorsque l'écoulement est peu abondant, inodore, qu'il ne cause point un sentiment d'ardeur et de cuisson ; si la femme a de l'appétit, que toutes ses fonctions s'exécutent bien, il y a tout lieu de compter sur l'effet d'un traitement bien administré et combiné à un régime convenable. De même, lorsque l'écoulement est habituel, qu'il coïncide avec une bonne santé, comme il arrive chez la plupart des femmes de Paris, la maladie ne doit donner aucune inquiétude. En général les fleurs blanches, qui attaquent les jeunes femmes

habituellement bien réglées, sont moins rebelles que dans le cas contraire : ainsi les femmes avancées en âge, et qui sont incommodées depuis long-temps de cette infirmité, n'en guérissent que très-rarement : *Fluor hic senioribus propè incurabilis est, et eas usque ad mortem comitatur.* (Hippocrate, *de Morbis muliebribus.*)

§. XII. *Traitement.* Il est peu de maladies pour lesquelles on ait proposé un nombre aussi prodigieux de médicamens que pour la leucorrhée. Habituées entre elles à s'accorder beaucoup de confiance et à se croire très-entendues aux maladies de leur sexe, les femmes se procurent mutuellement une foule de recettes différentes, qu'elles qualifient du titre de *spécifiques infaillibles.* Ces recettes ne sont composées le plus souvent que de drogues très-actives, qui occasionnent les accidens les plus fâcheux, parce qu'elles sont administrées sans précaution. En général, ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les ressources de l'empirisme, que les femmes viennent réclamer les conseils du médecin philosophe, pour une maladie devenue incurable par leur imprudence.

Il n'appartient qu'au médecin de guérir les fleurs blanches : lui seul peut distinguer les espèces, les causes, les complications ; apprécier si elles sont avantageuses ou nuisibles, et varier en conséquence les différens moyens que fournit la médecine pour le traitement de cette affection. Lorsque la leucorrhée est inflammatoire, il doit aider la nature, qui se charge très-souvent de la guérison, par des boissons délayantes, mucilagineuses, des émulsions simples ou nitrées, si la crise semble vouloir se faire par les urines ; par des vapeurs émollientes, que l'on dirige vers les organes de la génération, ou par des lotions fréquentes avec de l'eau de guimauve sur les mêmes parties. Si les symptômes inflammatoires paraissent très-intenses, s'il y a de la fièvre, de la chaleur à la peau, que la femme soit robuste et sanguine, il est bon, à l'exemple de *Sydenham* et d'*Hoffmann*, de débuter par une saignée ou des sangsues à la vulve, de seconder ces moyens par le repos, la diète,

des lavemens, des fomentations émollientes sur la région hypogastrique, et des injections de même nature dans les parties génitales. Aussitôt que l'inflammation commence à perdre de son intensité, on peut, d'après le conseil de *Storck*, faire des injections narcotiques avec la décoction de ciguë, pour calmer le reste de douleur et d'irritation. Si la leucorrhée aiguë est produite par la suppression d'une évacuation sanguine, comme les règles, les hémorrhoïdes, ou par la rétrocession d'un exutoire, de la goutte ou d'une éruption cutanée, il faut rappeler ces maladies au moyen des sangsues ou des vésicans, qu'on applique dans l'endroit qu'occupait l'affection supprimée. Lorsque la leucorrhée a parcouru ses deux premières périodes inflammatoires, ou qu'elle est arrivée à ce point où elle ne sait, je dirais presque, lequel choisir de la résolution ou de l'état chronique, il faut remplacer les vapeurs émollientes par des vapeurs aromatiques excitantes, substituer aux injections anodines des injections astringentes et sédatives : telles sont celles que l'on ferait avec une dissolution d'alumine, de sulfate de zinc ; avec une décoction de quinquina, de noix de Galle ; avec l'acétate de plomb étendu d'eau; ou même seulement l'eau très-froide, comme le conseillent quelques auteurs. Si la femme est délicate, d'une faible constitution, tout en fortifiant les parties qui sont le siége de la maladie, il faut soutenir ses forces par des alimens nourrissans, faciles à digérer, et dont on augmente la dose peu à peu ; par des vins généreux, des tisanes amères, comme celles de camomille, de petite centaurée, d'absinthe, une décoction de quinquina, etc. Enfin, si, malgré ces moyens, la leucorrhée continue, et semble vouloir définitivement passer à l'état chronique, il faut appliquer des rubéfians, des vésicans à la partie interne des cuisses, au sacrum, et en entretenir la suppuration.

Quant à la leucorrhée chronique, qui est le plus souvent une maladie générale identifiée avec l'organisation, elle exige dans son traitement beaucoup de prudence et de jugement de la part du médecin ; beaucoup de patience et d'exactitude de la part de la

malade dans l'emploi des moyens qu'on lui a conseillés. Ce traitement ne peut être exposé que d'une manière générale, puisque les circonstances dans lesquelles cette maladie se présente ne sont jamais les mêmes : il doit avoir pour but, tantôt de modifier la constitution détériorée de la malade, en rétablissant le ton des organes digestifs ; tantôt de fortifier les parties génitales qui se trouvent relâchées, affaiblies, par suite de l'ancienneté de la maladie. Les moyens employés pour cela sont hygiéniques ou pharmaceutiques : les premiers vont d'abord nous occuper.

Moyens hygiéniques. Ils consistent à régler la manière de vivre des malades. Ainsi elles doivent respirer un air pur et vif, sec et tempéré ; éviter les lieux humides et marécageux ; s'exposer souvent aux rayons du soleil ; se couvrir de vêtemens légers et chauds ; faire usage de frictions sèches, qui ont la propriété d'exciter l'action de la peau, de faciliter la circulation capillaire et la transpiration insensible ; éviter les lits mous et chauds, ils augmentent trop la faiblesse ; n'y rester que le temps nécessaire au sommeil ; rejeter surtout toute espèce de cosmétiques, qui ont le funeste effet de supprimer la transpiration. Il faut faire usage de bains aromatisés, mais principalement de bains de vapeurs, qui ont la double utilité de diminuer l'aridité de la peau et de rappeler les forces à la périphérie du corps.

Le choix des alimens est d'une importance majeure pour le traitement hygiénique de cette maladie : ainsi l'on donnera des alimens toniques, excitans, surtout ceux qui contiennent beaucoup de matières nutritives, comme le bœuf, le gibier, etc. Les gelées aromatisées et les substances végétales toniques sont aussi très-convenables. Les boissons dont les malades feront usage seront vineuses ou amères ; quelquefois légèrement sudorifiques. Elles prendront de l'exercice, dans les lieux qui pourront leur offrir des objets de distraction, et éloigner les idées sombres auxquelles elles se livrent sans cesse ; car les affections tristes de l'âme

sont toujours funestes, comme je l'ai déjà rapporté dans le chapitre des *Causes*.

Pour mettre plus d'ordre et de clarté dans l'exposition des moyens que nous fournit la pharmacie pour le traitement de la leucorrhée atonique, je les divise en *moyens fortifians*, et en *moyens dérivatifs* ou *évacuans*.

Moyens fortifians. On a pour but, dans l'administration des moyens que l'on range dans cette classe, de remédier à la faiblesse, soit générale, soit locale, qui entretient l'écoulement. Ainsi on prescrit aux malades des tisanes amères et aromatiques, comme celles de camomille, de sauge, de petite centaurée, d'hysope, des écorces d'orange et de citron ; on passe ensuite, si la maladie l'exige, à des médicamens plus actifs, comme la gentiane, la rhubarbe, le tan des écorces de chêne et de marronnier d'Inde, le quinquina : les extraits, les teintures et les vins de ces mêmes plantes sont aussi mis en usage. On emploie encore, avec beaucoup de succès, les substances résineuses, connues sous le nom de *balsamiques*, telles que les baumes du Pérou, de Tolu, de Copahu, la térébenthine, la gomme ammoniaque. C'est probablement à la propriété tonique des substances résineuses qu'il faut attribuer le succès des fameuses pilules de *Stahl*, dont il a fait lui-même un si pompeux éloge. Mais parmi les médicamens employés pour combattre les fleurs blanches et rétablir le ton des organes digestifs, les préparations martiales doivent occuper un des premiers rangs. *Tissot* faisait particulièrement usage de la limaille de fer. M. le professeur *Hallé* en a obtenu les plus heureux effets, à la dose d'un gros par jour, associée à une égale quantité de quinquina. Les eaux ferrugineuses, parmi lesquelles on peut citer celles de Vichy, de Vals, de Spa, de Forges, etc., sont également très-convenables, soit qu'on les transporte de leurs sources, soit qu'on aille les prendre sur les lieux, ce qui est préférable. Lorsque, par l'emploi bien combiné des différens moyens que je

viens d'indiquer, les forces des malades sont tout-à-fait rétablies, et que les fleurs blanches ne paraissent plus tenir qu'à un état de débilité et de relâchement de la membrane muqueuse génitale, on peut passer à diverses applications toniques, telles que les bains froids, ferrugineux, alumineux, recommandés par *Ambroise Paré, Roderic à Castro* et *Primerose ;* les bains électriques, la commotion électrique dirigée vers l'utérus ; ou même à l'usage des injections, que l'on rend peu à peu astringentes, pour ne pas supprimer l'écoulement d'une manière brusque. On emploie encore, dans la même intention, les fumigations aromatiques, excitantes, de myrrhe, de succin, de sulfure de mercure (cinabre), que l'on dirige vers les organes de la génération. Si, au moyen des fumigations, et des injections surtout, la leucorrhée se supprime subitement, et qu'il en résulte une métastase sur un organe important, la conduite de l'homme de l'art doit varier, suivant la nouvelle affection qui se manifeste. Est-ce, par exemple, une éruption cutanée, ou toute autre maladie moins grave qui est la suite de la disparition des fleurs blanches, il faut la regarder comme un moyen de guérison, et employer pour cette maladie secondaire le traitement par lequel on a coutume de la combattre. Si, au contraire, à la leucorrhée succède une maladie dangereuse, il faut s'empresser de la rappeler par des bains de siége très-chauds, des pédiluves irritans, des injections excitantes, que l'on fait avec l'ammoniaque liquide étendu d'eau, ou des vésicatoires qu'on applique à la partie interne des cuisses.

Moyens dérivatifs ou *évacuans.* Je range au nombre des médicamens qui ont cette propriété, les émétiques, les purgatifs, les épispastiques, les diurétiques et les diaphorétiques. Presque tous les auteurs sont d'avis qu'il faut commencer le traitement par les évacuations : *Curatio hujus affectûs,* dit Rivière, *incipienda est ab universali humoris peccantis evacuatione, quæ illius naturæ conveniat.* Mais ils ne se sont point accordés sur le mode d'évacuation

qui doit être mis en usage. *Botton* penche pour les purgatifs ; *Trincavelle, Rivière, Ettmuller*, donnent la préférence au vomissement. Pour accorder tous ces praticiens, et d'après les phénomènes bien observés de la maladie, je crois que les premiers moyens conviennent lorsqu'il y a complication d'un embarras gastrique : les purgatifs, au contraire, devront être préférés, si l'embarras existe dans les intestins. On pourra encore donner les émétiques à doses brisées et souvent répétées, comme quelques praticiens, et entre autres *Rast*, médecin de Lyon, et le docteur *Barthez* l'ont fait avec succès. La sympathie qui existe entre la matrice et l'estomac, les vomissemens qui ont été quelquefois la crise de la leucorrhée, et ceux dont la suppression a donné lieu à cette maladie, engagent beaucoup à tenter ce dernier moyen de dérivation. Parmi les émétiques que l'on peut mettre en usage, l'ipécacuanha est un de ceux qui a été le plus préconisé, surtout par *Hoffmann*, qui y ajoutait une grande confiance. *Mead* employait souvent le vin de cette racine ; *Fernel* donnait un électuaire, dont la base principale était la racine d'asarum ; *Geoffroy* préférait l'usage soutenu du verre ciré d'antimoine. Mais je pense, avec M. *Blatin*, qu'on peut les employer indifféremment lorsqu'on veut essayer ce moyen.

L'usage des purgatifs, comme moyen de dérivation dans le traitement de la leucorrhée, a aussi quelquefois de grands avantages ; mais ils ont l'inconvénient d'augmenter la faiblesse des malades, et de ne produire quelques effets salutaires que quand ils sont pris dans la classe des drastiques : alors ils peuvent occasionner la diarrhée ou une entérite plus ou moins forte. Si l'on se décide à tenter ce moyen révulsif sur le canal intestinal, les évacuans toniques, tels que la rhubarbe ou le jalap, doivent avoir la préférence. On peut même, à l'exemple d'*Hoffmann*, associer ces toniques aux purgatifs : la propriété fortifiante des premiers favorise l'action dérivative des autres. Cet auteur, dont je viens de parler, a guéri une dame qui prenait le tartrate acidule de potasse (crème de tartre) dans son élixir viscéral, composé avec la rhu-

barbe, la gentiane, le chardon-bénit, la menthe et la petite centaurée. Les diurétiques doivent être regardés comme capables de produire dans quelques circonstances une dérivation utile dans la leucorrhée chronique. Les diaphorétiques agissent de la même manière, mais peut-être plus efficacement encore, à raison du rapport bien reconnu qu'il y a entre le produit de la transpiration et les excrétions muqueuses. Les vésicatoires, les sinapismes, les frictions irritantes, sont les meilleurs dérivatifs qu'il faut mettre en usage pour rappeler ou suppléer à quelques affections cutanées qui, se trouvant supprimées tout à coup, peuvent être considérées comme cause des fleurs blanches. Enfin l'établissement d'un cautère au bras, d'un séton à la poitrine, ont quelquefois l'avantage de faire disparaître la leucorrhée, en déterminant dans l'endroit où on les a placés une irritation continuelle et plus grande que celle qui existait à l'utérus.

Le traitement subit d'importantes modifications, suivant les causes reconnues de la maladie : chez les jeunes personnes, où la leucorrhée a l'habitude de disparaître à l'âge de la puberté, il ne faut rien faire avant cette époque. Les fleurs blanches reconnaissent-elles pour cause la présence d'un corps étranger dans le vagin ou la matrice, comme un pessaire, une éponge, des concrétions couenneuses, des polypes, etc ; l'usage des chaufferettes, l'onanisme, le coït trop souvent répété, ou un profond chagrin? il faut détruire toutes ces causes avant de chercher à relever les forces par tous les moyens ci-dessus indiqués. Il en est de même de celle qui est produite par la suppression de quelque évacuation, soit naturelle, soit accidentelle, mais salutaire; c'est à la rappeler qu'il faut porter tous ses soins. Lorsque la cause de la maladie réside dans la présence d'un virus, on la combat avantageusement par les remèdes appropriés à ce genre de virus. Si les fleurs blanches sont compliquées d'un état spasmodique, ou qu'elles reconnaissent cet état nerveux pour cause, il faut, à l'exemple de MM. *Gardien* et *Alibert*, faire des injections narcotiques et antispasmodiques pour en obtenir la guérison.

Enfin, quels que soient les moyens que l'on mette en usage pour traiter la leucorrhée, il faudra les cesser par intervalles, de peur que l'économie ne s'habitue à leur effet ; les varier quelquefois pour contenter les malades ; et les continuer long-temps après la guérison, si on a été assez heureux pour parvenir à ce résultat.

Tels sont les remèdes les plus employés pour le traitement de la leucorrhée : quelque méthode que l'on adopte pour leur application, quelque bien indiqués qu'ils soient, la maladie leur est quelquefois rebelle et leur résiste opiniâtrement. L'ancienneté de l'écoulement, la vieillesse, éludent souvent leur effet. Les fonctions du médecin, dans ces cas malheureux, sont de soutenir les forces de la malade, et de pallier les symptômes les plus fâcheux et les plus incommodes.

Je termine ici ce que j'avais à dire sur les fleurs blanches. Puissent les illustres professeurs de cette école, auxquels je présente cet essai pour dernier acte probatoire, le juger digne de leur approbation !

SENTENTIÆ VARIÆ.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. Hipp., *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Nec dantur limites qui genus gonorrheæ in mulieribus à leucorrheâ discernant. Sauvage, *classe* 10.

III.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda, per convenientia loca. Hipp., *Sect.* 1, *aph.* 21.

IV.

Senioribus infestiores sunt rubri fluxus, minimè autem puellis, quibus magis albi nocent. Aretæus, *de sign. et caus. morb. diuturn.*

V.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus mutationes magnæ tum frigoris tum caloris, et cætera pro ratione eodem modo. Hipp., *Sect.* 3, *aph.* 1.

IV.

In curatione fluoris muliebris animus in dubio vacillat; si fluor perseverat, magna incommoda sequuntur; si supprimitur, majora, maxima; si à toto corpore est, eo suppresso vidimus uterum gangrena affectum. Ballonius, *cons.* 35. lib. 3.